

La femme indépendante.

Simone de Beauvoir, rééd. 1976 – extrait du *Deuxième Sexe*.

1. Pourquoi visiter la pensée de Simone de Beauvoir, l'année du trentième anniversaire de sa disparition ?

Cette année, plus encore, face à l'actualité médiatique déferlante sur la quête des valeurs morales et éthiques des femmes, qui conditionnent leurs droits et leur application effective dans une société où les inégalités et les différences sont pensées en permanence, il importe de revenir aux fondamentaux, aux textes perdus, afin d'asseoir une réflexion en appui sur les prémisses du féminisme en France.

Décrié lors de sa sortie, le Deuxième sexe traite, sans complaisance ni *apriori*, de la condition de la femme en France, et des droits à conquérir, afin de parvenir non pas à l'égalité parfaite, qui pose la question aporétique de l'égalité dans l'inégalité, mais des modalités d'acquisition des droits selon la philosophie existentialiste, qui autorise la femme (comme l'homme), à un effort intellectuel conjoint pour se développer dans son être. Rejetant d'emblée le discours victimaire, les différences structurelles et biologiques, les postures de domination et de dominé, Beauvoir dresse l'inventaire des causes internes et externes à la femme qui l'empêchent, de bonne ou de mauvaise foi, de s'émanciper des chaînes qu'elle se crée ou que l'homme, la famille, la société, lui forgent.

Elle rappelle ainsi, en son temps, que « *le conceptualisme a perdu du terrain dans la quête de la différenciation biologique homme-femme ; les sciences biologiques ou sociales ne croient plus en l'existence d'identités fixées qui définiraient des caractères donnés, mais elles considèrent le caractère comme une réaction secondaire à une situation* ». C'est un fait, la femme est certes tributaire de sa biologie, de ses hormones, mais tout comme les hommes. Les différences explicatives de sexe ne peuvent se tenir à ce simple constat de la biologie. Alors, où se jouent ces différences, qui conduisent à des inégalités ? Et sur quel terrain ?

2. Partir sur un sujet de comparaison convient à considérer les éléments de différence, sur le terrain de l'humanité, donc de l'altérité. Elle est une catégorie fondamentale de la pensée humaine. Aucune collectivité ne se définit jamais comme « *Une sans immédiatement penser l'Autre en face de soi* ». La collectivité, la communauté, induisent le sentiment d'appartenance à une culture, avec ses normes, ses valeurs, son histoire et son évolution, que nous rapportons souvent au passage de l'État de nature à l'état de culture. Ce passage se définit par l'aptitude de « *l'homme à penser des relations biologiques sous la forme de systèmes d'oppositions : la dualité, l'alternance, l'opposition et la symétrie, qu'elles se présentent sous des formes définies ou des formes floues, constituent moins des phénomènes qu'il s'agit d'expliquer que les données fondamentales et immédiates de la société* ». Phénomènes à expliquer, qui ne reflètent pas forcément une société donnée puisqu'avec l'idéal démocratique, les hommes ne posent plus la femme comme inférieure, mais reconnaissent les êtres humains égaux. Il s'en suit d'une apparition d'une forme de construction des inégalités plus insidieuse, sournoise : celle des discriminations. Il est alors très difficile à l'homme de mesurer l'extrême importance des discriminations sociales qui semblent du dehors insignifiantes et dont les répercussions morales, intellectuelles sont, dans la femme, si profondes, qu'elles peuvent paraître avoir leur source dans une nature originelle.

D'où proviennent, dans une société égalitaire et démocratique, les inégalités perçues, ressenties, avérées entre les hommes et les femmes ? Puisque la femme peut être libre, alors qu'elle se prétend soumise, comment penser d'où vienne en elle cette soumission ? Le problème, atteste Beauvoir, est que les femmes ne se posent pas authentiquement en sujet. « *Les femmes ne prennent rien, elles reçoivent* ». Pourquoi se contenter de recevoir ? Pourquoi ne pas oser, ne pas aller chercher, même si au bout, il n'y aura rien ? D'où vient ce renoncement ? D'elles-mêmes ou des autres ? Parce qu'il se joue encore, dans les représentations hommes-femmes, couples, un rapport dépendance réciproque, où le mâle sexuellement dépend de la femelle, qui elle-même se repose sur le rapport économique du couple où l'homme (salaire plus important, stabilité accrue, sécurisation financière), assure la viabilité de la structure. Alors victime ? Complice ? Dépendance mutuelle ? Autant de questions qui tentent de définir la femme, sa place dans le couple, telle une identité, seule à même de créer des différences. Or, Beauvoir est claire sur le sujet : la femme étant « l'Autre au cœur d'une totalité dont les deux termes sont nécessaires l'un à l'autre », les différences, les identités : on en veut pas !

Mais il convient de dire : « *oui les femmes sont aujourd'hui inférieures aux hommes, c'est-à-dire que leur situation ouvre moins de possibilités : le problème est de savoir si cet état de chose doit se perpétuer* ».

3. Pour cela, des organisations féministes conduisent le combat. Mais pour Beauvoir, il faut considérer avec méfiance les arguments féministes, car leur souci polémique leur ôte toute valeur. La polémique qui porte sur les vagues notions de supériorité, d'infériorité, d'égalité ont perverti les discussions. Il importe de repartir à neuf. Pour cela, les femmes sont le mieux placées. Alors, de quel concept (re)partir ?

Beauvoir provoque et répond qu'il ne faut pas partir du bonheur, concept trop vague et immobile, mais partir des projets, de la volonté, donc de la morale existentialiste. Pour cela, la femme ne peut se contenter d'atteindre le seul objectif de l'émancipation dans et par le travail, (qui lui seul peut garantir une liberté concrète), mais doit se compléter par l'engagement dans la politique, dans le syndicalisme, dans la fraternité. Pourquoi s'engager sur le terrain réflexif de la fraternité, de la femme égale à l'homme dans les métiers, les droits et les devoirs ? Puisque, selon la philosophe, en France surtout, on confond avec entêtement « *la femme libre et la femme facile* ». Et cette idée de facilité implique une absence de résistance et de contrôle, un manque : « *la négation même de la liberté* ».

Morale : n'être ni légère, ni facile ! Facile...mais alors, quelle solution ? Et voilà qu'elle propose :

« *Il faut que les partenaires se reconnaissent mutuellement comme des semblables. Il leur faut de la modestie, de la générosité pour que les idées de défaite et de victoire s'abolissent* ».

La leçon s'arrêterait si ces recommandations ne s'adressaient qu'aux hommes, et à leurs efforts à fournir pour accepter les femmes. Oui, mais voilà, pour Beauvoir, « *les femmes gardent en secret dans leurs cœurs quantité de rancunes, de regrets, de déceptions, d'humiliations, qu'on ne retrouve pas chez l'homme. Car pour la femme, le plaisir ne la délivre pas, mais l'attache* ». Donc, mesdames, la leçon consiste non pas à renier vos désirs, à ne pas vous attacher à l'homme, qui vous donne du plaisir, mais à conquérir « *une indépendance virile* », afin de se rapprocher des êtres « *autonomes et actifs qui ne joueront pas dans [leur] vie un rôle de parasite, qui ne l'enchaîneront pas par leur faiblesse et l'exigence de leurs besoins* ».

Seulement, rares sont les femmes qui savent créer avec leur partenaire un rapport libre, car elles se forgent elles-mêmes les chaînes dont les hommes ne souhaitent pas les charger, en adoptant à leur égard « *l'attitude de l'amoureuse* ». Après tout, se faire justifier par un dieu est plus facile que de se

justifier par son propre effort...Mais alors : comment ne plus jouer l'amoureuse, pour apprendre à s'oublier un peu, après s'être trouvée ? Beauvoir répond : « *au travers de la rigueur des disciplines, qui la protégera de devenir un amateur, incapable d'un effort soutenu et persévérant* ». Comme dans son enfance, en lui enseignant à plaire, on lui a appris à tricher les femmes espèrent se tirer d'affaire par quelques ruses. Elles ne reconnaissent leurs défaites que dans l'irritation et le découragement au lieu d'en tirer des leçons fécondes. En se croyant singulières, elles ne font que réinventer un banal cliché. Et finalement, elles ne contestent pas la condition humaine, parce qu'elles commencent à peine à pouvoir s'assumer. Difficile constat...et pourtant...

En son temps, Beauvoir constatait que même dans leurs créations (artistiques, littéraires), leurs œuvres manquaient de résonance métaphysiques et d'humour noir. Elles ne posaient pas de questions au monde, n'en dénonçaient pas les contradictions, puisqu'elles le prenaient au sérieux. Bien qu'ayant évolué, aujourd'hui encore, peut-on dire que la femme ose la dérision, l'absurde, l'audace ou l'émancipation dans la création, au prix des angoisses d'interprétation qui nuisent à sa réputation, au confort de l'esprit ? Certaines s'y sont osées, beaucoup en ont payé le prix fort.

Alors, même dans la conquête d'une supposée liberté, les femmes se laissent investir, dominer par des existences étrangères. C'est encore singulièrement dans l'amour qu'elles se renient, au lieu de s'affirmer. Et quand affirmation il y a, elles s'orientent rapidement vers la névrose, la frustration, qui ne se vit pas sur le mode du partage ou de l'alter : soit elles abdiquent, soit elles renoncent, soit elles se perdent. Mais dans tous les cas, la question du MANQUE est là : manque à être, à avoir été, à devenir...Le manque et ses contraintes, qui la conduisent vers des contradictions, qui l'empêchent « *de se sentir responsable de l'univers : voilà la raison profonde de sa médiocrité* ». Difficile jugement, dur, âpre, et pourtant seul levier de compréhension des difficultés de conquêtes des droits et des reconnaissances.

Car la question centrale reste celle de l'improbable reconnaissance, dans l'égalité et la dignité : comme des semblables. Car Beauvoir nous en a instruit : « *La dispute durera tant que les hommes et les femmes ne se reconnaîtront pas comme des semblables* ».

Pourquoi cette reconnaissance n'a pas eu lieu ? Le domaine professionnel est rarement posé sur la table, afin d'en questionner les compétences, concernant le thème hommes-femmes. Toujours, le sujet est rapporté dans la sphère identitaire, biologique, familiale, sentimentale, amoureuse, sexuelle. Et ce champ renvoie, la plupart du temps, à la nature de la relation, que Beauvoir, à juste titre, énonçait comme celle de la complicité, « *chaque camp [...] complice de son ennemi* ». Fondamentalement, « *la femme poursuit un rêve de démission, l'homme, un rêve d'aliénation ; l'inauthenticité ne paie pas : chacun s'en prend à l'autre du malheur qu'il s'est attiré en cédant aux tentations de la facilité ; ce que la l'homme et la femme haïssent l'un chez l'autre, c'est l'échec éclatant de sa propre mauvaise foi et de sa propre lâcheté* ». L'existentialisme, emprunté à Pygmalion, n'est pas loin...alors Simone, affranchie de l'idole ? Non. La reconnaissance de la pensée de son homme l'honore, la pensée de Beauvoir en acte.

La question est en suspens...Pourquoi Beauvoir est-elle si dure avec la femme ? Sur quels constats ou présupposés appuie t'elle sa réflexion pour tenter d'éclairer la femme ? Elle s'en prend à la société, à l'éducation sociale et familiale...aux représentations faciles et sécurisantes. En effet, selon elle, « *l'éducation de la femme consiste à lui barrer les chemins de la révolte et de l'aventure ; la société entière lui ment en exaltant la haute valeur de l'amour, du dévouement, du don de soi et en lui dissimulant que ni l'enfant ni l'amant ne seront disposés à en supporter la charge encombrante. Elle accepte ses mensonges car ils sont la pente de la facilité et c'est le pire crime que l'on*

commet ». Individualisme, repli des familles, démembrement des liens de parenté, ne peuvent aujourd'hui lui donner tort. La dévotion est aussi ingrate que le renoncement, et les regrets sont souvent au rendez-vous des déçus de l'amour, des réveils des passions, des hautes valeurs basées sur une morale angélique qui s'effondrent lors des crises identitaires qui se manifestent dans les vies des couples. Se dévouer à soi-même pour mieux se dévouer aux autres, dans les limites de ses propres illusions, sans mauvaise foi ni lâcheté, voilà l'enseignement de Beauvoir.

Une éducation... à l'existentialisme.

Et si on éduquait ? Oui, mais qui, et comment.

Là encore, Beauvoir propose. L'exercice est complexe, mais elle s'y ose. Car l'éducation, pour Beauvoir, n'est ni conservatrice, ni progressiste. Elle est invariante et asexuée : transmission, imprégnation, autorité, lois, règles, sens et sentiments.

Car, pour l'auteur : « *Si on invite un enfant à la paresse en l'amusant tout le jour sans lui donner l'occasion d'étudier, sans lui en montrer l'utilité, on ne dira pas adulte qu'il a choisi d'être incapable et ignorant : c'est ainsi qu'on élève la femme, sans jamais lui enseigner la nécessité d'assumer elle-même son existence ; elle se laisse volontiers aller à compter sur la protection, l'amour, le secours, la direction d'autrui ; elle se laisse fasciner par l'espoir de pouvoir sans rien faire réaliser son être* ».

L'éducation est une affaire sérieuse, trop sérieuse que pour lui concéder la faiblesse du renoncement. Ce modèle, soutien de la femme, elle le rapporte au modèle soviétique, qui prône l'égalité dans les tâches, dans le travail, dans les droits et dans l'éducation des hommes et des femmes.

Lecture est faite de l'essai de Beauvoir, que chacun peut se réapproprier, redécouvrir, penser. A chacun de s'y reconnaître, de s'en détacher, à chacune de l'admirer, de la dénoncer. Mais toujours, selon la leçon des existentialistes, sans mauvaise foi, ni lâcheté.

Henrion-Latché Johanna